

Les escargots

Ils avaient compris que le temps importe peu et qu'il fallait surtout ne pas se presser pour apprécier au jour le jour, que dis-je, à la seconde, la vie qui nous est accordée par le grand Créateur. Prendre le temps de vivre et c'est tout. Profiter de l'instant qui passe, ce vers quoi l'homme depuis ses origines tend à réaliser avec si peu de conviction. *Carpe diem* se dit-il à lui-même très souvent, sachant très bien qu'il s'agit d'un vœu pieux.

Il me semblait que seuls les escargots, êtres fragiles s'il en est, l'avaient parfaitement compris. Ils sortaient précautionneusement de leur coquille qui était certes une protection mais aussi un handicap puisque des yeux avertis pouvaient les découvrir assez vite même blottis au plus profond des buissons épineux où ils adoraient se cacher. Si par hasard, en tombant malencontreusement sur un sol pierreux ou sur une dalle pendant leur lent cheminement, leur percevoir ce changement atmosphérique autour de lui ? Encore un mystère que nous cachait notre petit compagnon de jeu. Après avoir déroulé son corps de la tête au pied, sans se départir du calme absolu, sans faire preuve d'animosité, doucement il se déployait sur sa large sole souple aux franges régulières et plus claires qui supportait la masse grumeleuse et plus ferme du corps. Renversé, il avait vite fait de se retourner. Remis d'aplomb, la coquille légèrement penchée sur le côté, le mollusque filait superbement à la manière d'un paquebot laissant lui aussi une trace bien visible et baveuse ponctuée au départ de déjections en forme de tortillons minuscules, petits boudins, couleur de nacre ou d'obsidienne et nullement repoussants. L'animal qui vivait au contact de la terre humide et au plus près des feuilles ne semblait pas enlaidir son environnement naturel, mais bien au contraire le sublimer. Rien de laid, de sale, de détestable dans ce petit être toujours soucieux de paraître propre et dont le corps translucide était constamment humidifié. Si notre *babouche* comme l'appelaient nos camarades arabes rencontrait sur son passage un obstacle, souvent celui qu'on avait expressément posé devant lui, au contact de l'objet, le paisible animal cessait sa progression, rentrait ses tentacules et semblait faire la moue un court moment et, de nouveau apaisé, il le contournait ou décidait de l'enjamber. Ses yeux situés au bout des antennes supérieures ne semblaient pas voir bien loin, car lorsqu'on plaçait devant l'animal un obstacle quelconque, il n'interrompait sa marche qu'au contact de l'objet. Il ralentissait un court moment et s'interrogeait en tournant délicatement sa tête. Lorsqu'on s'amusait à effleurer une de ses antennes, il la repliait délicatement le temps de dépasser l'obstacle et aussitôt après sans même ralentir son allure, l'antenne retrouvait sa longueur habituelle. Le brave petit escargot ne semblait pas nous en vouloir trouvant la chose aussi naturelle que l'air qu'il respirait ! A la fin de la course, on récompensait le premier arrivé qui avait droit à un quartier de feuille de salade fraîche qu'on allait dérober dans la cuisine en cachette de Maman qui, au moins au début, s'étonna de voir diminuer ses laitues. Par la suite, elle eut vite fait de comprendre et estima qu'entre deux maux, il valait mieux choisir le moindre. Mieux valait-il nous voir occupés gentiment à l'ombre pendant l'heure de la sieste plutôt que de nous imaginer trotter sans chapeau sous un soleil de plomb qui, à cette heure dans nos contrées et particulièrement dans notre petit village de Saint-Maur, en bordure de la Grande Sebkha, pouvait être fatal ! Il y avait eu de nombreux précédents et tout le monde le savait.

Certains de nos petits amis cornus, n'avaient pas terminé leur course et en route, trop paresseux pour poursuivre, ils avaient décidé de se loger sur place. Ils s'étaient endormis souvent plaqués à l'un des nombreux obstacles qui encombraient le champ de course. D'autres n'ayant pas compris dans quel sens il fallait courir, avaient cru bon de revenir sur leurs pas ou plutôt leur sole et en fin de course, ils se trouvaient toujours en position de départ. Avec mon frère Marcel ou le copain du moment (Alain, Bernard, Mohamed ou Lakhdar), nous avions, pendant la course, éprouvé diverses sensations ; la plus agréable, celle qui attestait formellement que nous étions les seuls propriétaires de ces « petites bêtes à cornes » à qui nous imposions toutes nos

volontés et nos exigences sans jamais nous voir contester ! Nos parents eux-mêmes avaient depuis longtemps admis qu'ils ne pourraient contrevenir à nos envies en ce domaine. Nos braves *caracoles*, - c'est le nom qu'on leur donne en Espagne -, se soumettaient entièrement avec la plus grande bienveillance à tous nos caprices. Jamais une attitude de refus, jamais la moindre insinuation, jamais la moindre contestation. Cette attitude soumise de la part d'êtres aussi fragiles et surtout leur évidente envie de vivre et de se mouvoir à tout prix, me plongeaient dans mes premières réflexions philosophiques. Pour eux contrairement à nous autres humains ce n'était pas agir, combattre, crier, pleurer, rire, s'imposer pour survivre qui était le plus important mais seulement la façon de vivre tout simplement ! Paraître ! Soigner son image et garder son sang-froid en toutes circonstances. Semblable au loup d'Alfred de Vigny, il n'était pas question pour l'engeance escargot de gémir, pleurer ou prier. Même dans la mort, un écrasement était vite arrivé, ils restaient dignes et n'émettaient aucune plainte. *Seul le silence est grand !*

Tout dans leurs déplacements respirait l'élégance, la noblesse, le courage absolu, le grand art et même la délicieuse maison, qu'ils portaient sur leur dos et qu'ils avaient eux-mêmes secrétée au cours de leur existence, attestait de leur bon goût et d'aptitudes artistiques incontestables. C'était la perfection architecturale par excellence. Je restais des heures à contempler ces magnifiques coquilles aux dessins hélicoïdaux et subtilement colorés dont l'enroulement à dextre et plus rarement à senestre ne laissait de me surprendre. Ces escargots que nous retenions prisonniers ne nous paraissaient pas en danger, bien au contraire. Nous les avions d'une certaine manière protégée en les choisissant et nous en étions fiers. Ils risquaient davantage en vivant libres, compte tenu des nombreux dangers qui les menaçaient au dehors. Le hérisson pourtant si friand et la grive gourmande n'y pouvaient rien désormais. L'homme depuis la préhistoire représentait le plus grand danger car omnivore et insatiable. On savait, et tout le monde à la maison, que nos petits protégés ne finiraient pas dans la casserole ! A l'image de nos parents dont les animaux qu'ils élevaient à la ferme et les soins que ces derniers exigeaient pouvaient constituer le gros de leurs soucis. Comment soigner le mulet blessé ? Comment nourrir le veau resté orphelin à la naissance ? A quel âge châtrer les porcelets ? A quelle saison ? L'automne et l'hiver étant les plus propices car on craignait toujours l'infection que l'été et ses mouches favorisaient grandement. Que donner à manger cet automne aux cochons à l'engrais et destinés à être vendus ? A quelle période faudrait-il les vendre ? Où installer le troupeau de vaches en attendant de repeindre ou chauler l'étable ?... Nous imaginions faire un élevage d'escargots. Eux aussi nous donnaient quelques soucis. On aurait souhaité les accoupler, les faire reproduire, les sélectionner. On s'échangeait les plus beaux spécimens. On enrichissait notre collection à chaque fois qu'un marchand arabe venait proposer son panier à Maman. Elle en prenait alors un cent ou deux, surtout lorsque l'oncle Marcel et la tante Fifine nous avaient annoncé leur venue. Résidant à Oran, c'était pour eux un séjour réconfortant et apprécié à la campagne où ils étaient l'objet de toutes les attentions de la part de nos parents. Le gibier, les brochettes de petits oiseaux et les escargots en sauce piquante agrémentaient généralement leur séjour.

Accroupis autour de l'Arabe qui ouvrait délicatement son sac, avec mon petit frère Marcel nous prélevions sur le lot compté à Maman, les plus beaux spécimens. Le vieil homme aux mains noueuses qui les comptait souvent par deux pour aller plus vite, nous en offrait une bonne poignée, accompagnant son geste du fatal « *Batal, fi el bzoss* » (c'est pour les enfants, un cadeau !)

J'imaginais alors les difficultés que ce pauvre homme avait pu rencontrer dans les forêts et maquis épineux - ses mains écorchées et ses ongles épais et déformés l'attestaient - pour remplir son sac et je restais admiratif devant la générosité de ce vieillard que la misère n'avait pu entamer.

Après chaque course, nos escargots étaient débarrassés de leurs déjections et autres salissures. Ils étaient plongés dans l'eau fraîche qu'ils semblaient apprécier puis on leur servait de la farine

de blé bien blanche qu'ils adoraient. On pouvait alors apercevoir leur bouche pendant la mastication et même leurs petites dents noires par transparence ainsi que leur langue râpeuse ou radula. Ils mâchaient lentement, les tentacules légèrement fléchis comme s'ils appréciaient particulièrement cet instant et là encore avec une grande distinction. Après le repas, nous les plongions à nouveau dans la cage et pour les abriter du froid de la lumière et des importuns, nous y ajoutions des poignées d'herbes fraîches (des mauves) et odorantes comme le thym, la menthe ou le térébinthe, saupoudrées de farine, qui leur servaient aussi occasionnellement de nourriture.

La question la plus difficile pour nous était de savoir comment se reproduisait le gastéropode ? Nous avions bien vu la reproduction de la plupart des animaux de la ferme, gros et petits mais il faut bien l'avouer nous avons cherché longtemps le sexe des escargots ! Nous souhaitions isoler les couples pour leur permettre de se reproduire mais toujours sans succès. Une fois pourtant, nous découvrîmes avec joie deux escargots fortement enlacés par des ligaments blancs qui semblaient leur appartenir. Nous n'osâmes pas les séparer. Une autre fois, un escargot s'était profondément enfoncé dans la terre de sa cage et, en le retirant de la glaise humide à laquelle il adhérait fortement, on aperçut au fond du trou de nombreux petits œufs blancs tous identiques et gélatinieux. Nous le remîmes aussitôt sur le nid. Et nous attendîmes de nombreux jours une éclosion qui ne vint pas. Cette expérience nous fit prendre conscience que la nature nous réserve parfois bien des mystères et qu'on ne peut pas toujours bien heureusement lui imposer nos lois. Forts de cette ignorance, nous apprîmes à nous montrer plus humbles en toutes occasions et lorsque notre bonne catéchiste, Paule Menjou, nous expliquait chaque mercredi de la semaine, que les mystères de la foi ne trouvaient aucune explication dans le monde des humains, ce que nos petites cervelles d'enfants avaient le plus grand mal à concevoir, la reproduction des escargots nous aida bienheureusement à accepter avec une certaine philosophie l'inacceptable ! Une question restée longtemps sans réponse : comment ces lents et silencieux escargots perdus dans l'immensité des broussailles de la forêt parvenaient-ils à se retrouver pour copuler par exemple ? Une énigme qui dura longtemps. Nous sûmes bien plus tard que l'animal soucieux de rencontrer de la compagnie dégageait des fluides (phéromones) que ses congénères pouvaient aussitôt capter.



Le vieil Arabe et les escargots